

II.

*Magie (s)
et
Culture(s)*

LES
CAH
IFRS

CHARLES MALAMOU

Alimentation, pollution et pureté dans l'Inde ancienne

Un mythe de l'Inde ancienne explique que, dans les temps originaires, les dieux ou les démons étaient en rivalité pour mettre au point (découvrir d'abord, puis mettre au point) les procédures sacrificielles. Les démons, toujours gloutons, toujours hostiles à tout délai, à toute médiation, s'étaient imaginé que la meilleure manière de sacrifier, c'était que chacun verse l'oblation dans sa propre bouche. Cette procédure échoua, en revanche la procédure mise au point par les dieux réussit. Elle consistait en ceci : chacun versait l'oblation dans la bouche d'un autre, en un échange réciproque.

Qu'en est-il des hommes ? Ce récit ne parle pas des hommes mais nous savons, par tout un énorme corpus de textes, en quoi consiste le sacrifice que pratiquent les hommes. Bien entendu, ils ne suivent ni la voie des démons ni celle des dieux. Leur manière à eux de sacrifier, c'est de verser l'oblation dans le feu, qui transportera cette nourriture jusque dans la bouche des dieux. Ils offrent donc à autrui sans espoir de réciprocité simple et immédiate : ce que l'homme espère recevoir en retour de son oblation, c'est la longue vie, la prospérité, une place dans le ciel après la mort, le bon ordre du monde. Néanmoins, le sacrifice offert par les hommes est très fortement lié à l'alimentation humaine, c'est-à-dire à la façon que l'on a de verser des aliments

dans sa propre bouche. En effet, manger, c'est se *donner* à manger, et se donner à manger est une modalité du sacrifice. La nourriture légitime, dans la pensée de l'Inde la plus ancienne, est celle qui, d'une façon ou d'une autre, est un sacrifice.

Quel est le destinataire de cette oblation qu'est la prise de nourriture ? L'idée est la suivante : les aliments que j'absorbe se transforment en souffle vital et le souffle vital qui est en moi n'est qu'une manifestation de l'esprit (on rencontre ce rapport entre souffle et esprit dans une multitude de langues et de cultures), mais le souffle vital que je développe par la nourriture que j'ingère n'est qu'un aspect de l'esprit universel. Par conséquent, manger c'est sacrifier à cette divinité qu'est tout simplement l'esprit.

Le paradoxe de l'oblation

Mais ici se pose un problème : quand je mange, c'est-à-dire quand j'offre de la nourriture à cette divinité qui est en moi, je me dédouble en quelque sorte. Je suis d'une part l'homme qui offre le sacrifice et, d'autre part, je suis le destinataire de cette oblation. Puisqu'il s'agit de ce rapport si étroit (y compris dans la répartition des partenaires) entre alimentation et sacrifice, l'idée est, comme on l'a vu, que, premièrement, manger légitimement ne peut être qu'une modalité du sacrifice ; mais elle est aussi que, deuxièmement, sacrifier c'est avant tout donner à manger (dans certaines conditions essentielles pour transformer une action en rite) à des destinataires qui sont des dieux, des ancêtres, les autres hommes et, on vient de le voir, soi-même. Ici intervient donc une difficulté ou au moins un paradoxe, qui sert de thème à la spéculation indienne ancienne. Premièrement, puisque la seule nourriture légitime est d'ordre sacrificiel, l'idée se développe et se répand que la seule nourriture que je puisse légitimement absorber, c'est celle qui consiste en restes de sacrifices. En effet, si l'affirmation explicite que quand je mange, j'offre une oblation à cette divinité qui est l'esprit qui est en moi, est rarement formulée, l'idée que manger légitimement, c'est ne manger que les restes des oblations que j'offre à des destinataires prévus par avance, c'est-à-dire les dieux, les ancêtres, les autres hommes est au contraire très répandue. En effet, les rites d'hospitalité (c'est-à-dire ceux qui consistent à donner à manger aux autres hommes) sont explicitement organisés, définis et décrits comme une forme de sacrifice. Je ne puis donc manger légitimement que des restes.

Mais le paradoxe ou la difficulté est que, d'un autre côté, s'il s'agit toujours d'oblation sacrificielle, les aliments que je donne aussi bien que ceux que j'absorbe doivent être d'une pureté parfaite. Il serait en effet indigne des destinataires du sacrifice que je leur donne des aliments entachés de quelque imperfection. Si je mange les restes de mes partenaires dans l'acte sacrificiel, et si ces partenaires sont effectivement considérés comme des destinataires de l'offrande, alors non seulement ces restes sont légitimes et purs, mais encore ils sont la seule nourriture légitime.

L'impureté des restes

D'un autre côté, manger des aliments qui sont des restes non sacrificiels, c'est prendre le risque de se souiller gravement. En effet, tout ce qui est considéré comme reste est entaché d'impureté, cela est affirmé, et cette quête anxieuse, ce scrupule extraordinairement poignant portant sur la présence du reste qui peut entacher la nourriture que l'on absorbe, va très loin. Est en effet considéré comme reste, non seulement ce qui est un résidu de quelque chose qui a été mangé par autrui auparavant, mais aussi ce qui a été d'une manière ou d'une autre touché ou effleuré par autrui. Par toucher ou effleurer, il faut entendre jusqu'au simple regard : un aliment qui a été regardé par autrui risque d'être considéré comme souillé, c'est-à-dire transformé en reste en ce sens que le regard l'a utilisé et donc, d'une certaine façon, consommé. Il faut considérer aussi que mes propres restes sont pour moi source de souillure, c'est-à-dire quelque chose que j'ai commencé à manger, que j'ai mis de côté : au bout d'un certain temps, cela est considéré non pas comme altéré par je ne sais quel effet biologique de décomposition, mais simplement disqualifié parce que cela devient un reste de moi-même. Si bien qu'il y a toutes sortes de prescriptions, qui varient beaucoup en rigueur et en minutie suivant les époques, suivant les régions, suivant les milieux, mais qui se ramènent à cette idée : éviter les restes.

Nous avons donc là une situation pour le moins difficile puisque, d'un autre côté, la nourriture légitime, je le répète, ne peut être absorbée que si j'ai d'abord alimenté les destinataires naturels de ma propre oblation.

Les sources de pollution

Quelles sont les autres causes de souillure, c'est-à-dire les sources polluantes qui peuvent entacher la nourriture ? Finalement, beaucoup de ces sources se

ramènent à celles que je viens de noter, de signaler, à savoir être un reste. Mais on peut détailler. Insistons sur ce fait que, dans l'Inde traditionnelle (entendons l'Inde hindoue la plus orthodoxe), ce qui compte n'est pas la nature intrinsèque des aliments, leur composition, leurs vertus énergétiques, etc. De tout cela il est question mais dans des textes qui ne sont pas religieux mais magico-scientifiques. Dans les textes proprement religieux, ou magico-religieux, ce qui compte c'est l'aptitude des aliments à être atteints par la souillure qui leur vient de l'extérieur, soit en fin de compte leur aptitude plus ou moins grande à finalement être transformés en restes polluants.

Parmi ces autres sources de pollution, il y a tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, a été touché par ce qui, soi-même, a été touché par la mort. Entendons la mort comme événement, mais aussi la mort comme état. On considère en fait que les éléments organiques qui sont détachés de l'organisme vivant sur lequel ils sont prélevés sont des objets morts, si bien que le contact d'un ongle, d'un cheveu, (non pas la chevelure qui est sur le sommet du crâne, mais un cheveu qui serait tombé, un poil qui se serait détaché d'un corps vivant) procède d'un objet mort. Par conséquent, ce contact éventuel introduit la mort dans les aliments et donc les souille. Tous les êtres qui, de façon occasionnelle ou permanente, sont eux-mêmes en contact avec ce qui est en relation proche ou lointaine avec la mort ont le même effet.

Il y a une conséquence sociale très importante : des gens dits intouchables, qui sont tout au bas de l'échelle sociale précisément parce que d'une façon ou d'une autre ils ont affaire à des objets atteints, traversés par la mort (telle est du moins la justification que donne la société hindoue de l'intouchabilité), sont des sources de pollution tout à fait considérables. Bien plus : on admet (une fois de plus avec de grandes variations suivant les époques, les régions, les milieux et les idéologies à l'intérieur de la grande pensée traditionnelle de l'Inde) que risque d'être source de souillure, en fin de compte, tout ce qui est passé par les mains de quelqu'un qui, pour une raison ou pour une autre, à quelque égard que ce soit, est considéré comme inférieur socialement et sur le plan de la pureté. Or, justement, un trait caractéristique de l'hindouisme est que hiérarchie sociale et hiérarchie selon la pureté ont tendance à se confondre.

Il en découle toutes les règles de commensalité et aussi d'affectation de la nourriture qui font que je ne puis en bonne conscience, en toute tranquillité,

accepter de nourriture que des mains de quelqu'un dont je suis sûr qu'il n'est pas mon inférieur d'une façon ou d'une autre. J'accepte la nourriture de mon égal ou de mon supérieur - égalité, supériorité, infériorité devant s'entendre justement au sens du statut et de la pureté. Mais le scrupule dont je parlais tout à l'heure va beaucoup plus loin, au point que, chez ceux qui sont le plus soucieux de préserver cette pureté entendue au sens religieux, pour éviter finalement que l'aliment que l'on mange ne soit exposé à ces atteintes si diverses et si nombreuses, on prend soi-même en charge la manipulation complète, du début jusqu'à la fin, des aliments que l'on va absorber. Les brahmanes les plus orthodoxes ne font finalement confiance à personne et transportent toujours leur propre ration de riz, qu'ils prennent soin de cuire eux-mêmes. C'est là un cas extrême, mais on comprend dès lors que, dans les milieux les plus orthodoxes, alors qu'il est bon, vertueux, apprécié sur le plan religieux d'offrir à manger, il est très rare de voir les brahmanes partager votre propre repas. Le sacrifice, comme on l'a vu, consiste non pas à manger avec autrui mais à donner à manger, et le sacrifice de l'hospitalité consiste pour un brahmane orthodoxe à offrir à manger à autrui, à le regarder avec bienveillance, mais très rarement à prendre en même temps sa part du repas qu'il offre.

Pureté et purification

Deux grandes catégories se dessinent dans les aliments, à l'époque moderne mais dans la continuité d'une tradition qui est fort ancienne. Dans les textes les plus anciens, il est dit que les véritables oblations (la vraie bonne nourriture), celles qui sont destinées par excellence aux dieux et aux ancêtres, et aussi aux autres hommes, c'est la nourriture cuite. Il est dit et répété que les dieux, mais non seulement les dieux (tous les destinataires d'oblation), aiment ce qui est cuit. Dans l'Inde plus récente, l'hindouisme du moyen-âge et de notre temps encore, l'opposition n'est pas tant entre ce qui est cru et ce qui est cuit, mais entre deux grandes catégories d'aliments qui se distinguent par la façon dont ils sont traités et dont ils sont susceptibles de transporter toutes les souillures contractées aux sources multiples énumérées plus haut.

Il y a bien d'une part ce que l'on appelle la nourriture « *pakkâ* », c'est-à-dire, au moins étymologiquement, la nourriture cuite. Mais cette nourriture englobe en fait non seulement une partie de ce qui est cuit mais tout ce qui, pour une raison ou pour

une autre, ne transporte guère la souillure, en est en somme un mauvais conducteur. *Pakkâ* finit par désigner la nourriture perfectionnée, la nourriture « équipée » de telle sorte que la souillure qui pourrait lui être infligée par des mains impures ou des éléments hétérogènes n'est pas conservée et ne contaminera donc pas celui qui l'absorbera. C'est donc la nourriture parfaite et, dans cette nourriture parfaite, il y a précisément (en dépit, encore une fois, de ce que le terme, étymologiquement, signifie « cuit ») ces aliments qui, parce qu'ils n'ont pas à être cuits, ne tombent pas sous le coup de ces règles. Les fruits qui se pèlent sont toujours « *pakkâ* ». Ils sont pour ainsi dire parfaitement « cuits » et protégés à l'avance. Quant aux aliments qui sont cuits à proprement parler, ils ne sont pas souillés, ou ils le sont moins, par les éléments extérieurs et notamment les mains impures qui peuvent les manipuler, à condition d'être frits, c'est-à-dire transformés par la chaleur, mais aussi protégés par le beurre clarifié, le produit de la vache¹, qui est un élément éminemment purificateur.

A cela s'oppose l'autre catégorie, celle des aliments « *kaccâ* », c'est-à-dire les aliments imparfaits, fragiles, véhicules de souillures et parmi lesquels se trouvent les aliments cuits à l'eau. Or parmi les aliments cuits à l'eau figure la nourriture de base pour les brahmanes, c'est-à-dire le riz cuit à l'eau ou à l'étouffée. C'est là précisément un aliment *kaccâ*, en ce sens qu'il est susceptible de pollution. Il est par lui-même extrêmement précieux mais fragile. Et justement, si l'on veut manger cet aliment qui est l'aliment de base, l'aliment par excellence, chargé de tout un symbolisme très positif, il faut prendre le maximum de précautions et le préparer soi-même.

Insistons sur ce point : ce qui compte dans l'hindouisme, malgré l'importance extraordinaire qu'a prise au cours des siècles la distinction entre végétariens et non-végétariens (et les implications de l'idée de non violence), c'est la différence, dans la manipulation des aliments et la structure de ces aliments, suivant qu'elle fait d'eux ou non des véhicules de la souillure.

Du magico-religieux au magico-scientifique

Ainsi, dans le discours alimentaire hindou d'inspiration orthodoxe védique (c'est-à-dire qui va chercher ses sources dans les textes qui nous font connaître

1. NDLR. A propos du lait dans la tradition hindouiste, lire « La bonne marche du cosmos » par Ysé Tardan-Masquelier, in *Mémoires Lactées*, Ed. Ph. Gillet, 1994, Paris : Autrement.

les mythes), nous ne trouvons pas à proprement parler de discours magico-scientifique sur des mécanismes physiques de la souillure. On constate simplement, et on présente comme un dogme, le fait que quand un aliment passe entre les mains d'êtres impurs, ou quand il s'expose à des événements qui eux-mêmes signalent la souillure, alors cet aliment devient lui-même souillé. La transgression des règles ainsi évoquées à grands traits n'est pas du tout présentée comme un risque pour la santé ou la vitalité de celui qui aurait consommé ces aliments. Elle est présentée tout bonnement comme un péché, comme un risque de perte de statut et comme un risque pour la vie dans l'au-delà. Le rite de réparation auquel on se soumet quand on s'est rendu coupable d'une transgression de ce genre, ce sont tout simplement des pénitences de caractère religieux et le jeûne.

Il existe par ailleurs un tout autre courant, que l'on pourrait appeler laïque en un sens, et qui n'en est pas moins profondément magique. C'est le discours que tiennent justement les médecins ou tous ceux qui gravitent autour de ceux qui s'occupent de magie et médecine, les deux étant très étroitement associés dans la pensée même de l'Inde.

Il ne s'agit plus ici de savoir quels sont les aliments qui préservent ma pureté et qui préservent mes chances pour l'au-delà, qui préservent et marquent également mon statut dans cette société. Il s'agit plutôt de savoir (c'est là un discours très abondant, très fort dans l'Inde ancienne mais distinct du précédent) quels sont les aliments qui préserveront ou augmenteront ma force vitale, plus précisément encore, quels sont les aliments qui à tel moment de mon évolution ou à telle période de mon état de santé, favoriseront par leur ingestion le développement, physique ou biologique cette fois, de mes souffles vitaux et plus particulièrement la production de sperme en moi. Ceci est tout à fait important et la grande peur qui habite les Indiens en tant qu'ils sont les récepteurs de ce deuxième discours, c'est la déperdition d'énergie sexuelle, l'écoulement de sperme et, par là même aussi, tout ce qui dans l'alimentation et le genre de vie favorise cette perte de force.

Nous avons donc dans l'Inde traditionnelle deux discours superposés qui, quelquefois, peuvent s'articuler l'un sur l'autre. L'un, socio-religieux, admet comme dogme irréfutable que le regard ou le contact d'un être souillé souille les aliments. Il ne se préoccupe guère de la façon dont opère ce mécanisme au niveau physique. L'autre, quant à lui, est un discours, non sur la pureté, mais sur la force et la vitalité.